

d'autre nationalité.¹ Cela répond à ceux qui haussent les épaules et chargent l'immigration de tout le mal, opinant avec une ignorance désinvolte que ce sont les enfants des autres qui meurent. Regardons mieux. Dans nos campagnes, les petits morts sont presque tous des nôtres. Sur soixante-quatre comtés ruraux, quarante-deux, y compris ceux de Brôme, de Compton, de Dorchester et de Drummond où les morts sont tous tirés de notre nation; et, pour les vingt-deux autres, où grandissent des villes assez populeuses, à peine quelques décès chez les Anglo-Canadiens et les étrangers : un, parfois deux, rarement quatre, sept dans un seul cas. Certes, cela s'explique. La population canadienne-française est la plus considérable, et la plus féconde. Cela n'empêche pas que la réalité demeure, inexorable, et qu'il serait criminel de la voiler. D'autant plus que cette infériorité pourrait devenir désastreuse. En veut-on une preuve? Elle est dans une étude que vient de reproduire le *Standard*, où le docteur P.-H. Bryce démontre que les provinces anglaises n'ont pas tant à craindre la progression numérique de notre population, ce « pullulement » pour reprendre l'expression de Paul Leroy-Beaulieu, parce que la menace d'une invasion canadienne-française est singulièrement amoindrie par les pertes que nous subissons. On en vient à la même conclusion si l'on rapproche les taux d'accroissement des populations des grandes villes du Canada. Avec une natalité moindre, les villes anglaises progressent davantage en nombre grâce à la réduction du coefficient de la mortalité. Qu'on en juge :²

¹ En 1915 — A Trois-Rivières, sur 103 enfants âgés de moins de deux ans, morts de la diarrhée ou de l'entérite, 102 étaient Canadiens français et un seul Canadien anglais. Sur 14 petites villes, dix n'ont enregistré de décès que chez les nôtres. (*Rapport du Conseil supérieur d'hygiène*, 1916).

² *Rapport du Bureau municipal d'hygiène et de statistique*, 1917.